

PRÉFACE

Il est des rencontres inattendues, de telle femme ou tel homme, sans notoriété alors, et dont un enrichissement restera pour toujours en nous.

La grâce m'a été donnée d'une telle rencontre, en 1954, avec Mère Teresa. Pas une rencontre d'un moment, mais d'une journée entière, depuis tôt le matin, le temps d'Adoration vécu alors par une trentaine de sœurs, puis la dispersion comme des volées d'oiseaux vers la tâche, la mission vers tel quartier de Calcutta, vers telle plus extrême misère, désespérante.

Mère Teresa, en pleine vitalité, sans doute au sommet de ses forces humaines, décida que ce jour je le passerais entièrement sur ses pas.

Ce fut d'abord un quartier de lépreux. Les sourires de visages ravagés, les bras mutilés tendus vers elle parlaient un langage mystérieux, me changeaient une fois de plus. Au long de la longue journée, aidé d'une sœur interprète venue au secours de mon anglais de mauvais élève, nous découvrîmes, Mère Teresa et moi, si éloignés et inconnus l'un de l'autre, qu'au moment même où Emmaüs était né, comme une semence minuscule dont rien ne pouvait faire imaginer les suites – j'avais alors décidé de partager ma

vie de prêtre et de maladroit député avec des criminels, des suicidés, des ratés –, elle posait ses premiers gestes de partage des souffrances d’humains devenus comme des rebuts, de trop.

Après qu’elle eut veillé à l’efficacité sans cesse améliorée du service des sœurs, dont nombre étaient toutes nouvelles, soudain jetées dans le partage, confrontées à ces débris d’humains qui avaient pourtant été, un temps, bambins rieurs, miséreux mais rieurs comme tous les enfants du monde, sur le retour elle me conduisit à ce que les Français avaient appelé le «mouroir».

On emportait les corps des défunts de la nuit. Elle avait pour tous les malades un mot ou un sourire.

Dans ce lieu, l’hôtellerie d’un temple hindou, le cuisinier rayonnait de bonté. Cet homme, m’expliquait-elle, était un musulman venu, volontaire, lui offrir son aide. Les Petites Sœurs venaient de très diverses nations. Un moment, nous parlâmes avec une jeune Allemande, devenue habile ouvrière-menuisier.

Le docteur, abordant Mère Teresa, lui dit, désignant un jeune homme couché : «Celui-ci est guéri, il peut nous quitter, cela fera une place pour l’un de ceux qui attendent.» Mère Teresa montrait un visage angoissé. Après que le médecin se fut éloigné, elle me dit, les larmes aux yeux : «Il est guéri. Il va repartir. Mais comment serait-il gardé de la faim et de la misère ? D’ici très peu, il se trouvera à l’agonie, comme lorsque nous l’avons relevé du trottoir.»

C’est pour ceux-là qu’elle s’évertuait à tenter de créer des ateliers professionnels rentables.

Aujourd’hui où la «crise» s’est abattue sur la France et les pays industriels, chaque jour, nous connaissons dans

les Communautés d'Emmaüs quelque chose d'analogue. La mort est aux aguets, elle menace de jeunes gens, foule de solitudes sans espérance. La Communauté les aide à retrouver l'estime d'eux-mêmes, mais quel « projet », logis, emploi, ressources, autonomie peut-elle leur offrir pour qu'ils puissent espérer un jour créer une famille? Il faut sans cesse lutter : lequel sera le plus inventif, du malheur ou des initiatives créatives?

Douleur planétaire, 35 % de Nord-Américains vivent sous le seuil de la misère. 40 % dans l'Europe qui veut naître. Et combien en Afrique et en Amérique latine?

« Vous êtes le sel de la terre », disait déjà Jésus aux Apôtres, se voyant si peu et si fragiles.

Croire, c'est Aimer « quand même ». Aimer, c'est être blessé du mal des autres et s'unir à eux pour goûter, ne serait-ce que par instant et avec des larmes, l'ineffable Joie, ensemble, de chacun se savoir Aimé et capable d'Aimer.

Merci, mon Dieu, pour toutes les Mère Teresa du monde, illustres ou ignorées.

Que votre être d'Amour les multiplie, jamais parfaites mais preuves que le monde n'est pas abandonné au Mauvais, qu'il n'est pas chemin vers nulle part, mais par l'Amour vers l'Amour.

Et merci à toi, Navin Chawla, qui as reçu le don d'être heureux de pouvoir et savoir faire voir ce mystère, notre sœur Teresa.

Abbé Pierre

God bless you
Lee Teresa me

AVANT-PROPOS

C'est en 1975, lors d'une brève cérémonie au Nirmal Hriday – la Maison du cœur pur – de Delhi, que je fis la connaissance de Mère Teresa. Elle avait invité le lieutenant-gouverneur à inaugurer un centre de réhabilitation pour ses pensionnaires âgés, car elle désirait vivement que les hôpitaux de Delhi passent commande du linge et des pansements de gaze que fabriquait sa minuscule entreprise. Elle savait que l'approbation de celui qui dirigeait l'administration municipale ferait beaucoup pour assurer du travail à la dizaine de vieillards qui s'affairaient devant leur métier à tisser. J'accompagnais rarement mon supérieur hiérarchique en de telles occasions, mais j'étais curieux de rencontrer Mère Teresa, et je m'y rendis donc avec lui.

Je lui avais préparé, dans le cadre de mes fonctions officielles, un discours un peu guindé, qu'il lirait lors de la cérémonie. Mais je fus heureux qu'il n'en fasse rien après avoir visité le centre et les deux dortoirs accueillant des sans-foyer âgés, assis dans leur lit, qui nous reçurent avec chaleur.

Ce n'était pas, en effet, le jour des discours tout préparés. Mère Teresa parla de choses très simples : l'amour, l'affection, le partage. Elle évoqua le nouveau

centre, les gouttes d'eau qui finissent par former un océan. Le lieutenant-gouverneur répondit avec une simplicité égale à la sienne. Il l'assura que les hôpitaux achèteraient, jusqu'aux derniers, draps de lit, serviettes et bandages, et les invita, elle et ses sœurs, à venir le voir chaque fois qu'elles le voudraient, même sans rendez-vous.

Mère Teresa accepta l'invitation sans perdre de temps. Moins de deux semaines plus tard, un matin, on frappa à la porte de mon bureau, et elle entra. Je fus si surpris qu'il me fallut quelques instants pour me reprendre et répondre au *namaste* (le salut à l'indienne, mains jointes) de cette religieuse vêtue d'un sari. Elle était venue de Calcutta pour résoudre un problème dont la seule pensée faisait frissonner tout le monde : la lèpre. Ainsi commença ma participation à la tâche qu'elle accomplit.

Elle alla droit au but – ce qui, comme je m'en rendis bientôt compte, était sa manière d'agir habituelle. Je me souviens parfaitement de ses paroles : « De nombreux lépreux viennent dans les grandes villes pour chercher un traitement ou du travail. Beaucoup ne bénéficient d'aucune assistance et n'ont d'autre choix que de mendier. Si on pouvait nous donner deux ou trois hectares de terre, nous bâtirions pour eux un centre de traitement et de réinsertion. » Je demandai à Mère Teresa d'attendre quelques instants, et informai le lieutenant-gouverneur de sa présence. Il la reçut aussitôt, avec les deux sœurs qui l'accompagnaient. Comme c'est la règle, on leur proposa du thé qu'elle refusa aimablement, expliquant qu'elles n'acceptaient rien, pas plus des riches que des pauvres. Puis elle évoqua le problème des lépreux : « Leur plus grande

souffrance, c'est qu'ils sont redoutés de tous, et que personne n'en veut. Mes sœurs et moi essayons de leur donner une nouvelle vie. Nous avons ouvert en Inde de nombreux centres de traitement et de réinsertion. Ils y travaillent dans la dignité et n'ont plus besoin de mendier. Nous sommes en contact étroit avec eux, et leur apportons tous nos soins et toute notre affection. Nous voulons leur faire sentir qu'ils sont aimés.» Le lieutenant-gouverneur fut profondément ému, et lui demanda de quelle superficie elle avait besoin. Mère Teresa sentit que la victoire était proche ; elle eut un sourire enfantin tout à fait charmant, puis doubla sa première estimation et demanda cinq hectares. Le lieutenant-gouverneur m'enjoignit de faire en sorte qu'ils soient attribués aux Missionnaires de la charité afin qu'elles créent à Delhi un centre destiné aux lépreux.

L'entretien dura près d'une demi-heure, au cours de laquelle j'eus l'occasion d'observer Mère Teresa de près. Elle était déjà menue, son visage profondément ridé, un peu ratatiné ; ses yeux bruns cillaient sans arrêt. Elle me parut très sagace et d'un esprit remarquablement pratique. Il lui aurait été difficile de ne pas remarquer l'émotion qu'elle faisait naître chez les autres, mais elle-même était gaie et dépourvue de sensiblerie. Elle faisait usage d'un vocabulaire des plus restreints, répétant souvent « Dieu merci ». Cela n'avait pas de sens religieux précis ; c'était plutôt une sorte de ponctuation : « Il fait chaud, Dieu merci », ou « Je suis heureuse d'être venue, Dieu merci ». Je notai qu'elle portait son sari avec beaucoup de grâce, chose dont peu d'Européennes sont capables. Il est vrai qu'elle n'était plus guère albanaise. Je savais qu'elle

était devenue citoyenne indienne en 1947, peu après l'indépendance, et qu'elle parlait couramment bengali. De longues années de travail dans les bidonvilles de Calcutta et d'ailleurs l'avaient rendue aussi profondément indienne que tous les habitants de son pays d'adoption. Mais ses mains – aux doigts noueux et tordus – et ses pieds – déformés, chaussés de sandales grossières – montraient quelle existence difficile elle avait menée.

Au fil des années, j'ai souvent repensé à cette matinée. Qu'est-ce qui avait bien pu la rendre si particulière? La pièce opulente où nous nous trouvions avait-elle paru plus petite du fait de sa présence discrète? Était-ce le sari, reprisé avec soin en plusieurs endroits, ou le vieux sac de toile à poignées de bois qu'elle portait, qui lui donnait cet air d'humilité? Tout cela à la fois, peut-être, tout comme le sentiment d'enchantement qui émanait de cette femme si proche de son dieu.

Je compris peu à peu à quel point sa foi en le Christ était profonde et sans réserve: c'est Lui qu'elle voyait dans chaque personne à qui elle venait en aide. Il y a bien des années, la première femme qu'elle releva dans une rue de Calcutta, le visage à demi dévoré par les fourmis et les rats, ne pouvait être que le Christ abandonné. Chaque corps émacié de sa Maison des mourants est le Christ souffrant ou agonisant. Pour elle et sa communauté, c'est Lui qu'elles soignent dans chaque ulcère qu'elles traitent, chaque enfant qu'elles nourrissent, chaque corps souillé d'urine qu'elles baignent. Comme elle l'a expliqué elle-même: «S'il n'en était pas ainsi, je ne pourrais au mieux m'occuper

que de quelques rares élus. Les gens me demandent parfois comment je peux nettoyer les plaies d'un lépreux. Ils me disent : "Nous ne ferions pas cela pour tout l'or du monde", et je leur réponds : "Nous non plus. Mais nous le faisons par amour pour Lui." »

C'est en comprenant cela que je parvins à saisir pourquoi les sœurs acceptent toutes les situations, et sourient avec tant d'aisance. Je compris également, peu à peu, le sens profond de leurs vœux. Par celui de chasteté, elles donnent leur cœur au Christ. Mère Teresa expliqua un jour négligemment : « Je suis, pour ainsi dire, mariée avec Lui, comme vous l'êtes avec votre épouse. » Le vœu d'obéissance fait que les sœurs Lui consacrent leur libre volonté. Le vœu de pauvreté les amène à vivre comme les pauvres, à les traiter en égaux. Elles n'acceptent jamais d'argent, ni même une seule tasse de thé offerte par gratitude. Comment celle-ci pourrait-elle prendre forme, quand elles servent Dieu, par Dieu et pour Dieu ? Leur quatrième vœu est propre à leur ordre : ne servir que les plus pauvres des pauvres. Ainsi, Mère Teresa, chemin faisant, était-elle toujours heureuse de donner aux riches et aux puissants l'occasion de prendre part à sa tâche. Je vis un jour deux sénateurs américains et une riche matrone nigériane, à quatre pattes, récurant les planchers de la Maison des mourants de Kalighat. Elle hocha la tête et dit : « C'est là la beauté de l'œuvre de Dieu, elle implique beaucoup de gens. » Puis elle ajouta avec douceur : « Je leur donne l'occasion de toucher les pauvres. »

Quand je lui demandai si la pauvreté était sa force, elle me répondit qu'en fait elle était sa liberté. Quand elle quitta Entally, le couvent de

Notre-Dame-de-Lorette à Calcutta, elle ne possédait que trois saris et un billet de cinq roupies. La seule chose qu'elle eût en abondance, c'était la foi : la foi dans sa mission, la conviction qu'Il la guiderait et se chargerait de tout. Et quand elle s'installa à Motijhil, elle ne jugea pas nécessaire d'entreprendre une enquête, de tracer des plans, de recueillir des fonds. À l'aide d'une baguette, elle se mit à tracer sur le sol les lettres de l'alphabet bengali, dans un petit espace libre au milieu des mesures. Quelques enfants vinrent la trouver, et ils furent de plus en plus nombreux à mesure que le temps s'écoulait. Des gens donnèrent une chaise ou deux, un banc, un tableau noir : en quelques jours la petite école était devenue une réalité.

Les pauvres de Motijhil avaient également besoin de soins médicaux. En ce domaine, Mère Teresa possédait une certaine formation, mais pas de médicaments. Dans la grande tradition des ordres mendiants, elle apprit à demander la charité. Les remèdes qu'elle parvenait à recueillir disparaissaient presque aussitôt, car les besoins étaient grands. Certains malades devaient être hospitalisés sans retard. Quand un hôpital, arguant du manque de place, refusa d'accueillir une femme mourante, elle resta assise à l'entrée jusqu'à ce que les responsables fléchissent. Ils apprirent peu à peu non seulement à lui dire oui, mais à lui envoyer une ambulance chaque fois qu'elle le demandait. Bientôt, elle ouvrit son premier dispensaire. Au cours des décennies qui suivirent, les Missionnaires de la charité devaient créer, outre des écoles et des dispensaires, des foyers pour les enfants

abandonnés, les lépreux, les indigents, les mourants et, plus récemment, pour les malades du sida.

En 1990, 456 centres fonctionnaient dans plus d'une centaine de pays. Cette année-là, 500 000 familles furent nourries, 20 000 enfants accueillis dans 124 écoles, 90 000 lépreux soignés, tandis que 17 048 personnes recevaient des visites à domicile. Six centres recueillirent 661 sidéens, dont 88 moururent cette même année. Des cours de catéchisme aux visites des prisons, des foyers pour enfants abandonnés aux centres pour alcooliques et drogués, les Missionnaires de la charité ont créé une organisation internationale tournée vers les pauvres et les malheureux. On les trouve sur tous les continents, dans les endroits les plus inattendus. Je demandai une fois à Mère Teresa s'il existait un lieu qu'elle n'eût pas encore exploré. Elle rit : « S'il y a des pauvres sur la Lune, nous irons aussi là-haut ! »

À une époque où l'Église s'inquiète de la crise des vocations, les Missionnaires de la charité sont aujourd'hui près de quatre mille quatre cents. Plusieurs centaines de jeunes femmes attendent avec impatience d'être acceptées au sein d'un ordre où elles connaîtront une existence difficile au point d'en paraître absurde : la bonne humeur, le bon sens et une santé robuste sont des conditions indispensables. La formation des sœurs, comme l'administration de l'ordre et de ses activités, sont très largement menées depuis la « Maison mère », nom donné aux quartiers généraux de Mère Teresa, 54 A, AJC Bose Road¹. Après 22 heures, elle-même s'y réfugiait dans un petit bureau qu'occupent pendant la journée trois sœurs

1. Anciennement Lower Circular Road.

assises devant des machines à écrire hors d'âge. Elle y répondait aux messages, aux demandes urgentes, et s'occupait de sa correspondance jusqu'au petit matin. C'est pendant ces heures solitaires qu'ont été écrites nombre de lettres que j'ai reçues au fil des années. Parfois, quand je la voyais, les paupières lourdes, et que je lui demandais pourquoi elle ne dormait pas au moins six heures par nuit, elle répondait en riant qu'elle en aurait tout le temps dans l'autre monde.

Les premiers temps, je rencontrai Mère Teresa presque chaque fois qu'elle était à Delhi, visitant fréquemment l'*ashram* qu'elle y a fondé. Il lui arrivait de me surprendre, comme la première fois, en ouvrant la porte de mon bureau et en demandant, avec un sourire désarmant : « Puis-je entrer ? » À d'autres occasions, j'allai l'accompagner à l'aéroport. J'en vins à me féliciter que les vols aient été retardés de temps à autre, car cela me donnait la possibilité de discuter plus longtemps avec elle.

Un jour, je lui demandai si je pouvais l'aider d'une façon ou d'une autre. Elle comprit mon besoin. Le lieutenant-gouverneur, de son côté, m'accorda mes jeudis après-midi, que je passais avec les lépreux et les vieillards indigents du Nirmal Hriday.

C'est donc naturellement qu'au fil des années Mère Teresa et ses sœurs sont devenues une part importante de ma vie. Elle visita notre maison, bénit ma famille, mes amis et mes voisins. Lors de sa toute première visite, la nouvelle de son arrivée se répandit dans le quartier comme une traînée de poudre, et bientôt notre demeure fut envahie. Je lui demandai de prendre la parole devant nous, ce qu'elle fit du

fond du cœur, nous parlant de la nécessité, pour les familles, d'être unies et de prier ensemble.

Au cours de toutes ces années, Mère Teresa nous écrivit des lettres et des messages d'encouragement avec sa bénédiction ; parfois c'était simplement le texte imprimé d'une prière. Elle nous guida pendant des moments difficiles, priant quand mes enfants s'apprêtaient à passer des examens, et allant jusqu'à faire dire une messe pour moi quand cela lui parut nécessaire. Une fois, à l'issue d'un de ces orages que la vie nous réserve, comme elle me demandait comment j'allais, je répondis que je me sentais bien. Elle rit et dit : « Dans ce cas, je peux cesser de prier pour vous. »

En octobre 1988, Mère Teresa vint tout spécialement à Delhi pour rendre public un rapport sur la lèpre en Inde, que j'avais rédigé. Son charisme était tel que l'endroit où devait se tenir la conférence de presse était bondé bien avant qu'elle ne commence. Quand vint son tour de parler, elle demanda à ceux qui étaient là de lire à voix haute, avec elle, la prière de saint François d'Assise pour la paix, dont elle m'avait demandé de distribuer préalablement des exemplaires. Elle parla de façon très simple, sans effets rhétoriques, du travail accompli contre la lèpre par les Missionnaires de la charité, et demanda à son public de leur venir en aide, ne fût-ce que par de petites choses. Puis elle évoqua la « peste de l'Occident » : ces gens abandonnés, contraints de mener des vies solitaires. Elle donna l'exemple d'une famille de six personnes à Calcutta qui, lorsqu'elle les rencontra par hasard, n'avaient rien mangé depuis deux jours ; les yeux des enfants brûlaient de faim. Quand elle leur apporta un peu de riz, ils en firent deux parts, de

façon à pouvoir en donner à une autre famille du voisinage qui était dans la même situation. «Les pauvres partagent toujours», nous dit-elle. Ce qui l'avait surprise, c'est qu'ils savaient que d'autres avaient des besoins aussi importants que les leurs. Mère Teresa évoqua des vérités très simples, comme l'amour, qui commence chez soi, ainsi que le partage de la joie, surtout au sein de sa propre famille.

On ne peut prétendre que Mère Teresa était une très grande oratrice et, ce soir-là, elle ne dit rien qu'elle n'eût déjà répété souvent. Quand elle se tut, pourtant, ses auditeurs restèrent silencieux; c'était comme un charme que personne ne voulait être le premier à rompre. Pendant quelques instants, je n'entendis rien d'autre que les sanglots d'une femme manifestement riche et égocentrique assise à côté de moi: les paroles de la Mère avaient touché quelque chose en elle qui la faisait pleurer. Puis une petite fille se leva, courut vers Mère Teresa et lui demanda un autographe. Elle fut suivie de sa mère et de toute l'assistance ou presque. Presque tous avaient un exemplaire du rapport, qu'on leur avait distribué, et sur chacun d'eux elle écrivit, lentement et non sans peine, les mêmes mots: «Dieu vous bénisse, M. Teresa M.C.» Quand le dernier solliciteur partit, il faisait noir. Elle se rassit, épuisée, avec un sourire las, prit ma main dans les siennes et chuchota, comme pour elle-même: «Jésus, je fais cela pour Toi. Ce message est pour Toi.»

Peu de temps après, je lui suggérai mon intention d'écrire un livre sur elle. Elle me répondit aussitôt qu'elle ne voulait pas d'un énième résumé de sa vie. Puis elle réfléchit, hocha la tête et me dit: «Parlez de l'œuvre accomplie.» Que je ne partage pas sa foi ne la préoccupait nullement.